

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 186-189

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Revue du Mois

Ils s'en payent, les viticulteurs du Sud ! Nous ne pensions pas, en écrivant notre dernière Revue pour les « Echos » et en blaquant tant soit peu les compatriotes de Tartarin que leurs pacifiques processions de Nîmes et de Montpellier dégénéraient en collisions sanglantes et en pugilats entre la troupe et les pèlerins. Il faut reconnaître aujourd'hui — du moins d'après les nouvelles qui nous arrivent des pays de Mistral — que le Midi ne bouge pas uniquement pour bouger et qu'au fond de sa levée en masse se cachent des revendications sérieuses, légitimes et dignes d'attention. Clemenceau en sait quelque chose : il conserve en dépit de tout, son air narquois, même quand il est à la tribune du parlement : il rit encore, mais nous renonçons à définir son rire, et nous ne parlons pas de sa couleur (vous savez sans doute cher lecteur qu'on rit jaune quelquefois) !

Peut-être que le calme sera rétabli quand paraîtront ces lignes : les pires orages ont de calmes lendemains. Mais il restera nécessairement quelque chose de cette Croisade vinicole où des centaines de mille ont uni leurs voix pour attirer sur eux l'attention du gouvernement

toujours sollicitée par la guerre stupide contre les moines, les nonnes et les gens qui vont à la messe. Le nom de Marcellin Albert, du Comité d'Argelliers et des maires démissionnaires passera à la postérité : on dira tant qu'on voudra que c'est du « bluff » et de l'exaltation méridionale : on n'arrivera pas à nous faire croire que ces gens là avaient tort de manifester. Et si d'autres victimes, d'autres méconnus, d'autres sacrifiés pouvaient y trouver un exemple et une leçon, se serait parfait.

C'est une preuve, en tout cas, que le peuple français — qu'il soit du Midi ou du Nord, c'est un détail ! — est encore capable de se soulever pour quelque chose. Nous aurions sans doute préféré que cette unanimité dans les revendications se fit mieux sentir à une époque tellement rapprochée de nous que les souvenirs n'ont pas encore eu le temps de s'effacer et qui nous ont fait douter des sentiments religieux de la France catholique : mais, ça viendra et plus tôt qu'on ne pense ! Ce serait peut-être déjà fait si sur le terrain religieux, il y avait eu quelque Marcellin Albert pour remuer et emballer la foule. De ce que ce Rédempteur là tarde à venir, cela ne veut pas dire qu'il ne viendra pas. Jusqu'ici, malheureusement, ce ne sont guère que les poètes et les littérateurs qui se sont convertis à la bonne cause : et bien que les intellectuels mènent le monde par le bout du nez ils ne réussissent pas facilement à entraîner leurs troupes de lecteurs à l'assaut de l'ennemi et des barricades derrière lesquelles il se cache prudemment. Le « bloc » est toujours solide et il n'est pas encore sur le point de sauter.

Il ne faut pas que les troubles du Midi nous fassent oublier les réceptions que Paris et M. Fallières ont faites aux souverains de Norvège et du Danemark. Paris aime ça, et le gouvernement ne demande pas mieux qu'à flatter ce petit défaut. Tous les peuples, après tout, aiment le bruit, les fêtes, le panache : on trouve même qu'ils poussent leur amour des fêtes à l'excès. Chaque année on se promet d'en réduire le nombre et chaque année on constate qu'il y en a davantage... même chez nous. Les étrangers qui viennent humer l'air de la Suisse et y chercher un peu de repos ne peuvent assez dire combien leur plaisent les fêtes populaires qu'on leur offre : le moment serait donc mal choisi pour les en priver complètement.

Et les congrès ! grands dieux ! que de congrès ! Nous renonçons à en parler : les quelques pages que la rédaction accorde au Chroniqueur pour sa revue mensuelle n'y suffiraient pas. Il y en a eu, il y en a, il y en aura. Il y en a un pourtant qui mérite une mention : c'est la Conférence de la Paix, à la Haye. Et il nous intéresse d'autant plus que nous voudrions savoir ce qui se passe entre les quatre murs

où des diplomates consommés dissertent de notre avenir : aurons-nous la guerre ou ne l'aurons-nous pas ? Cela vaut la peine de s'en émouvoir. Le silence des congressistes nous inquiéterait davantage que leurs phrases : qu'ils parlent donc et qu'ils nous disent la vérité, rien que la vérité, qu'ils ne nous parlent pas d'aller écouter aux portes : c'est mal, c'est laid, c'est vilain ! Il est vrai que pour des diplomates dire la vérité serait presque du nouveau.

Le tzar (à la bonne heure, parlez-nous de c't homme) a la poigne encore plus solide que l'éminent Clemenceau : il vient de le prouver en envoyant promener sa Douma. Pour sûr que bien des gens ignorent encore ce qu'est la Douma : en Valais c'est le Grand Conseil - en France c'est le Palais-Bourbon avec les gens qui s'y trouvent - à Berlin, c'est le Reichstag. Et bien Nicolas (holà !) a renvoyé les élus du peuple dans leurs foyers et leur a octroyé des vacances illimitées. (Que de potaches seraient heureux d'être ainsi licenciés au début des grandes chaleurs) Il va sans dire que l'acte du tzar a fait crier les députés de la Douma. Mais le « petit père » ne se laisse pas attendrir pour si peu : il est habitué à toute sorte de cris et ne consentira à recevoir de nouveaux « élus » qu'en Novembre et s'ils promettent d'être sages. Que voulez-vous ? On ne s'habitue pas plus facilement à devenir un monarque constitutionnel qu'à devenir une république quand on a passé une douzaine de siècles sur les genoux de la monarchie. Il n'y a que les journalistes qui trouvent que cela ne va pas assez vite : il leur faut du 80 et 100 à l'heure ; des trônes qui chavirent, des têtes qui roulent, du sang qui gicle ; il leur faut des émotions profondes, des sensations quotidiennes et nouvelles... Oh, les journalistes ! Mais ne disons pas trop de mal de la corporation : elle a l'épiderme très, très sensible et dans le camp de nos amis, comme dans celui de nos adversaires, elle s'entend à houspiller les malheureux qui l'ont irritée. De grâce n'attaquons pas les journalistes : subissons-les puisque le bon Dieu nous les a envoyés pour nous faire gagner le ciel.

Auriez-vous, par hasard entendu parler de la question de Notre-Dame à Genève ? — Voici une question aussi épineuse que la question d'Alsace-Lorraine : mais il faut dire à l'honneur du parlement genevois, — qu'à part de rares exceptions — les différents orateurs qui ont pris part à la lutte du mois dernier, pour ou contre la restitution — ont été dignes et courtois. C'est ce qui nous fait espérer qu'une solution pacifique interviendra au bout de cette année qui a été octroyée au Conseil d'Etat pour régler le conflit. Les catholiques genevois s'auront patienter jusque là : ils n'ont du reste pas fait autre chose depuis 37 ans. Presque tout le monde aujourd'hui reconnaît que la justice la plus élémentaire est en jeu dans cette question — et qu'il suffirait d'un

mouvement généreux pour la régler. Hélas ! trois fois hélas ! rien n'est plus lent que la justice : rien n'est plus rare qu'un bon mouvement... surtout quand il s'agit de nous. Est-ce vrai, oui ou non ?

En parlant de la France, tout à l'heure, nous avons oublié de signaler l'odieux attentat dont a été victime, aux environs de Paris, un jeune homme du peuple qui venait d'accompagner, avec les membres de son patronage, la procession du St-Sacrement. L'aumônier du patronage a été, lui aussi, atteint de plusieurs balles qui furent dirigées contre lui par des « Apaches » : il a heureusement échappé à la mort, mais il n'en est pas de même du jeune Debroise qui expira entre les bras de ses camarades impuissants à le sauver. Malgré le nombre incalculable de crimes qui se commettent journellement à Paris, et qui sont dus à l'alcool, à la jalousie, à la folie et qui font dresser les cheveux sur la tête, celui-ci mérite d'être connu et d'être cité comme la conséquence immédiate de la guerre impie faite à l'idée religieuse, sous les auspices du gouvernement. L'école sans Dieu porte ses fruits ! Pour un Apache c'est même logique de tuer, à côté du prêtre, l'enfant qui se met sous sa direction. En vouloir à l'Apache, c'est en vouloir à la bête déchaînée qui dévore pour assouvir la soif de sang qui l'excite : pour la calmer il faudrait la tuer et la loi humaine, comme la loi divine, le défend. Mais les vrais coupables sont, hiérarchiquement parlant, placés au dessus du meurtrier de Debroise. Et ces gens là, malheureusement, nous les rencontrons partout. Plaise à Dieu qu'un spectacle aussi dégoûtant, aussi révoltant que celui du jeune martyr parisien ne se répète jamais plus près de nous ! Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets : et il serait même ridicule de se plaindre de voir naître l'Apache là où l'on fait « mourir » le chrétien...
A bon entendeur, salut !

L. W.